

## Le voyage en Orient de Nerval

### Résumé

Le Voyage en Orient de Nerval fut publié en volume en 1851 alors que le voyage réel s'effectua tout au long de 1843. L'Orient l'attirait comme beaucoup de ses contemporains, écrivains et peintres romantiques parce qu'aller en Grèce, en Egypte, en Syrie, au Liban, en Turquie, c'est accomplir un déplacement à la fois dans l'espace et dans le temps. Le Voyage en Orient nous montre chez lui un flâneur curieux observant les mœurs, les façons de vivre, de penser, de croire. Tel est le caractère unique de ce livre. A côté de délicieux tableaux reproduisant tous les aspects colorés des scènes orientales, il nous présente par la fiction romanesque et légendaire le paysage intérieur d'un grand poète avide de sacré et la figure d'une âme tourmentée par l'énigme de son destin.

Le Voyage au bout du rêve est un mélange de fictif et d'authentique, une forme ambiguë du roman historique. L'œuvre ne nous laisse pas indifférent. Elle est une leçon qui nous désespère pas l'homme, de sa nature, de son histoire, de sa religion, de ses rites et de ses sectes. Le Voyage est enfin une « prairie » d'intelligence, de tolérance et d'amour.

**Jamel ALI-KHODJA**

Faculté des Lettres  
et des Langues  
Université Mentouri  
Constantine, Algérie

### ملخص

لقد نشر نيرفال كتابه " رحلة إلى المشرق " سنة 1851 بينما كانت الرحلة الحقيقية خلال سنة 1843. وكان نيرفال، على غرار الكثير من معاصريه من الكتاب والفنانين الرومانسيين، مفتونا بالمشرق لأن زيارة اليونان ومصر وسوريا ولبنان وتركيا تمثل رحلة جغرافية وتاريخية، رحلة في المكان والزمان، ويبدو نيرفال في كتابه هذا بمثابة المتسكع الفضولي والملاحظ الذكي للعادات والتقاليد ومناهج الحياة والفكر والمعتقدات، تلك هي الميزة الخاصة لهذا الكتاب. فإلى جانب اللوحات الفاتنة الزاخرة بألوان المشاهد المشرقية، يكشف نيرفال من خلال الخيال الروائي والأسطوري عن دخيلة شاعر كبير متعطش إلى المقدس ويقدم صورة روح متألمة من غموض مصيرها. إن هذه الرحلة إلى أعماق الحلم عبارة عن مزيج من الخيال والحقيقة، شكل متأرجح من أشكال الرواية التاريخية، درس لا يقتط الإنسان من ثقافته وتاريخه ودينه وطقوسه ووطنه، وهي أخيرا " نجد " من الرفاهة والذكاء والتسامح والحب.

L'Orient attirait Nerval comme beaucoup de ses contemporains, écrivains et peintres romantiques parce qu'aller en Grèce, en Egypte, en Syrie, au Liban, en Turquie, c'est accomplir un déplacement à la fois dans l'espace et dans le temps. *Le Voyage en Orient* (1) nous montre chez lui un flâneur curieux observant les mœurs, les façons de vivre, de penser et de croire. Nerval nous présente par la fiction romanesque et légendaire le paysage intérieur d'un grand poète avide de sacré. Mais à y voir de très près, *Le Voyage en Orient* est-il un journal de voyage ou un roman ?

Cette mission en Orient, Nerval l'avait-il sollicitée ? Nous l'ignorons encore. « Le dossier concernant cette mission, rapporte Jean Richer(2), n'a pas été trouvé, mais, à défaut de documents indiscutables on relève à ce sujet quelques discrètes allusions dans ses lettres. En particulier, il était autorisé à voyager sur les bateaux de l'état en payant seulement le prix de sa nourriture ».

Sur le voyage lui-même, notre ignorance est presque aussi grande. Le récit qu'en a donné Gérard est truqué d'un bout à l'autre, et malgré des documents sûrs représentés par *Le Carnet et La correspondance*, subsistent pour certaines

périodes des lacunes énormes. Gilbert Rouger (3) a procuré du Voyage en Orient une monumentale édition critique, où se trouvent rassemblées nos connaissances actuelles sur l'itinéraire de Gérard et la genèse de son grand ouvrage. Nous renvoyons le lecteur à cette étude, véritable modèle du genre, et ne donnerons ici que les indications essentielles.

Gérard ne partait pas seul ; il avait trouvé un compagnon disposé à partager les frais, un certain Fonfrède, de qui on ne sait rien. Il s'était muni non seulement de multiples lettres de recommandation, mais encore d'un bagage considérable.

Parti de Paris le 23 Décembre 1842 il est accueilli à Marseille par son ami, le poète Méry, bibliothécaire de la ville, et s'embarque sur le Mentor le 1<sup>er</sup> Janvier 1843, après avoir ajouté à son bagage des manuels de conversation. Le Mentor le mène à Malte, où il fait une brève escale. Puis il s'embarque sur le Minos et arrive à Alexandrie le 16 Janvier 1843. Sans s'y s'attarder, il remonte le Nil et parvient au Caire à la fin du mois.

« L'usage de Nerval était de vivre partout conformément aux habitudes du pays » souligne G. Rouger : il s'habille donc à l'orientale et se fait raser la tête. Après un séjour à l'hôtel, il s'installe dans le quartier franc, puis, en mars dans une maison isolée du quartier copte.

Il se fait son propre intendant, et jusqu'à la fin avril, il tiendra soigneusement un livre de comptes. Fonfrède, « ce mufle », a acheté une femme jaune ; mais « on a d'autres femmes tant qu'on veut », écrit-il lui même à Gautier (4). Nous ne savons rien de précis toutefois sur ses expériences féminines en Egypte. La capitale offrait avec ses cinquante-trois quartiers un terrain privilégié au vagabond épris de course capricieuse et qui cherche à se perdre « sans interprète et sans compagnon ». Les spectacles hauts en couleurs ajoutent à l'attrait de ces promenades à pied ou à dos d'âne : alors que le soir de son arrivée, il se disait « mortellement triste et découragé », il est enchanté maintenant par le Caire. Il n'a pas la passion des ruines et des nécropoles. S'il fait comme bon touriste une excursion aux pyramides, il ne s'entête pas à voir Thèbes et Louqsor. « Les mœurs des villes vivantes, écrit-il en toute simplicité, sont plus curieuses à observer que les restes des cités mortes » : attitude qui s'accorde fort bien avec une curiosité passionnée pour « l'initiation égyptienne », car il s'agit ici d'un attrait, non pour le passé, mais pour une réalité bien présente. De même, il a beau s'habiller à l'orientale, il ne dédaigne pas les plaisirs des quartiers francs, théâtre, bals et relations mondaines. Utilisant ses lettres de recommandation, il fréquente la colonie franque, éprouve pour le consul Gauttier d'Arc une sympathie que la maladie et la mort interrompent trop tôt, lie connaissance avec des orientalistes comme le Dr Perron, des disciples d'Enfantin fixés en Egypte ou des aventuriers devenus des seigneurs musulmans, tel le fameux Clot-Bey. Mais ce grand travailleur se plonge surtout dans les livres. Ne se vantait-il pas en mars 1842 d'avoir consacré quinze ans de sa vie à l'étude des histoires et des littératures orientales ? Inscrit au cabinet de Mme Bonhome, admis grâce à Perron dans la « Société égyptienne », il accumule les lectures les plus austères, dont le carnet n'enregistre qu'une faible partie, complétant sa documentation par des conversations avec des spécialistes.

De même qu'il renonce à se rendre en Haute-Egypte, il ne réalise pas son projet d'être à Jérusalem pour Pâques, et quitte l'Egypte après un séjour de trois mois pour Constantinople. Sa correspondance s'interrompt entre le 2 mai et le 25 juillet.

Deux lettres à son père, datées de Constantinople, fournissent quelques données

précises sur l'itinéraire. Après avoir descendu le Nil et vu la « plus belle partie de Delta », il s'embarque le 8 mai à Damiette sur un navire grec. Son intention était de se rendre à Beyrouth. On ignore la date de son arrivée dans la capitale et son emploi du temps au cours de son séjour en Syrie. « J'ai vécu un mois au milieu des Maronites, écrira-t-il à son père, faisant des excursions dans le Liban. Mais je n'ai pu voir ni Damas où était la peste, ni Balbek dont la route était coupée par les Druses et les Métualis toujours en révolte ». Les montagnes du Liban ne l'on guère séduit, car il n'a de goût ni les pour les promenades à cheval, ni pour les couchers sous la tente : les « fièvres de Syrie », par surcroît, le décident à ne pas s'attarder, et c'est ainsi qu'il s'embarque sur un paquebot autrichien qui, après escale à Chypre, Rhodes et Smyrne, l'amena en vue de la Corne d'Or.

Depuis le Caire, sa nostalgie des plaisirs de la civilisation n'avait fait que croître. Avec quelle joie il retrouve à Péra les cafés et les journaux ! Le destin dans sa munificence lui permet même de rencontrer un compagnon de bohème, le peintre Rogier, émigré en Orient. Rogier mit en outre à sa disposition l'indispensable bibliothèque. Gérard est d'abord déçu : le panorama prestigieux de Constantinople ressemble à une décoration de théâtre, il vaut mieux ne pas le voir trop près. Puis, il ne trouve pas dans les rues le spectacle coloré du Caire. Il tient cependant à profiter des réjouissances nocturnes du Ramadan. Il va s'installer dans un caravansérail de Stamboul. Manquant d'argent, il renonce à voir Belgrade et Mont Olympe. Il se contente d'une promenade aux Eaux Douces d'Asie. Le 28 octobre, en compagnie de Rogier, il décide de regagner la France. Il s'embarque sur l'Eurotas, reste dix jours au lazaret de Malte, ne se refuse pas la joie de revoir le décor italien qui, depuis neuf ans, enchantait son imagination. Hélas ! En dix ans, Naples a changé de visage. Mais si l'amateur de mœurs populaires est déçu, l'homme du monde est l'érudit trouvent une compensation dans l'accueil délicat de l'humaniste napolitain, Tommass Gargallo, et de ses sœurs aussi savantes que belles. C'est ainsi qu'il put visiter Pompei à loisir.

Le 1<sup>er</sup> décembre il quitte l'Italie et le 5 arrive à Marseille. Rogier, qui l'avait précédé, l'accueille avec l'exubérant Méry. Il aurait voulu être de retour à Paris pour la Saint Etienne, le 26 décembre, mais « les antiquités curieuses » du Midi le retiennent. Il visite Arles, Beaucaire et Nîmes, revient par Lyon et ne reprend pied dans la capitale que le 1<sup>er</sup> ou 2 janvier 1844.

### **L'Orient désaxé**

De tout temps, depuis les Croisades, tout le monde le sait, le voyageur occidental aussi, qu'au cœur de l'Orient se trouve la vérité, la foi. Tous les pèlerins entament ce pèlerinage aux sources de l'humanité, de la création, de l'innocence vers ce point, ce centre originel où tout se noue. De grands artistes, un Chateaubriand, un Lamartine, un Hugo, un Flaubert ont orienté leur voyage autour de la Terre Sainte. Pour eux, le monde a un centre, un but, un itinéraire, un sens. Dans leur parcours, l'étape de Jérusalem est primordiale.

Au cœur de l'Orient nervalien, par contre, un vide. Entre les deux pôles de son voyage, l'Egypte de Constantinople, Gérard (5) s'arrête au Liban et frôle la Palestine. Il est à quelques kilomètres de Nazareth (6). Il n'y va pas car il sait que les anges ont transporté la maison de la Vierge « à Lorette, près de Venise ...Ce n'est pas la peine d'y aller pour voir qu'il n'y a plus rien ! » (p121, t 2). Que d'autres aillent se recueillir

au berceau du christianisme. Ce qu'il fait, c'est de tourner, se promener à la périphérie, autour des lieux saints, cheminer en oblique, être absent, défier les lois de la géographie et de la religion.

Cette lacune du voyage est, il est vrai, comblé dans le récit par la légende d'Adoniram avec l'histoire de Salomon et du temple de Jérusalem. L'espace de la Bible est restauré dans son plein droit et le monde semble se réorienter. Mais Gérard en vérité nous dérouté. Au centre de cet univers, l'orthodoxie (7) vacille. Salomon est présenté comme un fantôme et son dieu, tourné en demiurge (8) mesquin et où l'autorité des Ecritures s'altère.

A la tradition biblique, Nerval substitue une version hétérodoxe (9) où convergent l'Islam, la Franc-maçonnerie et beaucoup de spéculations ésotériques. Il assigne tout un peuple d'esprits souterrains, hostile à la loi, maître du feu et producteurs de vie. Il invoque des généalogies cachées, des puissances occultes se ralliant aux croyances d'une révélation parallèle. De sorte que le dieu des juifs, dans cette légende, n'est qu'un génie parmi d'autres, et sa création, un accident singulier dans une histoire qui se perd dans la nuit des temps. La Vérité gît quelque part. On ne la découvre pas dans la Bible, ni à Jérusalem, car le Dieu unique ne s'est jamais fait connaître. La vérité se trouve dans d'autres grimoires (10), plus secrets et ailleurs, dans quelques paradis plus oriental que l'Orient. On comprend mieux à présent que malgré l'apparence, l'histoire d'Adoniram ne restitue pas au monde, ni au récit d'ailleurs, leur centre de gravité. Elle en précipite la dérive.

A cette fable qui est celle du refus, va se juxtaposer une autre légende du voyage : c'est L'histoire du Calife Hakem. Le contexte change. C'est le Caire et la tradition musulmane. Encore une fois, une rupture s'installe et brise l'unité des croyances. En effet, un Calife s'improvise Dieu, élabore une doctrine et lui aussi instaure un culte parallèle : La confession druse. Il fonde sa propre légitimité et, comme Adoniram, se prépare à consommer un mariage incestueux pour perpétuer la pureté de sa race et confirmer la vocation surnaturelle de sa lignée. Or, de part et d'autre, ces demiurges ébranlent la religion en place -Judaïsme, Islam- sans être assez forts pour l'évacuer. Sous leurs coups, la foi se dédouble et cède à l'incertitude. Où réside le vrai ? Quel prophète écouter ? Hakem surtout, doute de lui et alimente la confusion. Mégalomane sous l'effet du haschisch, enfermé dans l'asile des fous, est-il dieu ou imposteur ? Est-il détenteur d'une mission authentique ou livré à ses fantômes ? Il fondera une croyance désorientée, désaxée et exposée à toutes les influences contestant à la fois les autres et soi-même.

A travers les deux grandes légendes du Voyage, Nerval multiplie donc les foyers d'une spiritualité diffuse. En libérant son penchant pour la révolte prométhéenne, Nerval ne fait que grossir la longue liste des religions possibles, toutes crédibles, aucune définitive.

Si le dogme juif et l'orthodoxie musulmane paraissent à ses yeux ainsi fêlés, faut-il chercher ailleurs un centre plus résistant ? Le monde pivoterait-il sur un autre axe ? Oui, Nerval le pense. En Egypte, il a son premier contact avec la magie de l'Orient. Gérard sait qu'il touche à la source de la culture antique et des traditions ésotériques. Il espère accéder, par cette voie, au noyau de la pensée occidentale :

« N'est-ce pas toujours, d'ailleurs, la terre antique et maternelle où notre Europe, à travers le monde grec et romain, sent remonter ses origines ? Religion, morale,

industrie, tout partait de ce centre à la foi mystérieux et accessible, où les génies des premiers temps ont puisé pour nous la sagesse » (P 241).

Conscient de sa quête initiatique, le voyageur mime, dès le début de son séjour au Caire, le rituel d'une initiation. La ville est dissimulée dans une nuit qui ressemble à un rêve, à une brume, comme les femmes, ses femmes couvertes d'un voile. Tout est voile. Gérard cherche à déchiffrer l'énigme de la révélation. A travers le labyrinthe des rues, où se déroulent d'étranges cérémonies, où surgissent d'opportuns médiateurs, Gérard franchit les étapes d'une remontée aux sources de la vie, de la Connaissance. Il s'expose ainsi aux mêmes obstacles, aux mêmes découvertes que les adeptes anciens du culte d'Isis dont le parcours initiatique de pyramides en hypogées (11) est ailleurs dans le texte, longuement reconstitué.

Par-delà les dégradations du temps, un Etre se cache, une vérité se profile dans lesquels reposent peut-être les puissances primordiales de l'Orient.

Sur ce thème du retour à l'origine, Gérard, parvenu au Liban, recommencera un autre scénario, articulé sur le même modèle du paradis perdu et de l'unité première :

« J'avais bien senti qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me plongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant à ce berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle » (P 51, t.2).

Pour s'approprier cette vigueur primitive, il échafaude à Beyrouth comme au Caire, le projet d'un mariage car s'unir à une fille du pays, ce ne serait pas seulement prendre racine au centre du monde, mais renouer avec l'harmonie de l'âge d'or et participer à la régénérescence des forces vitales. A la recherche métaphysique de la Vérité se superpose dans cette quête de l'Eden, un rêve plus intime de renaissance, de retour au sein maternel.

Mais le voyageur quittera l'Egypte, puis le Liban sans savoir consommé de mariage ni découvert l'unité promise. Le voile du Caire n'était finalement qu'un masque. Il dissimulait une réalité médiocre et l'Orient ne révèle pas le paradis. Tout est voué à la poussière, à la pluralité et la confusion. L'hermétisme égyptien a perdu son antique puissance et n'offre au voyageur aucune certitude cohérente. Quant au Liban, il déçoit, lui aussi, l'espoir qu'il avait inspiré. Les vestiges de la pureté première y sont occultés par la guerre, par l'antagonisme des cultes et d'institutions qui foisonnent dans la discorde.

Si la terre Sainte ne peut servir de point de repère, les autres centres possibles apparaissent donc à leur tour défailants. Infidèle à sa vocation, l'Orient ne converge pas sur un lieu unique. Il se disperse en plusieurs foyers tous insuffisants, de sorte que le candidat à l'initiation ne découvre que des bribes de Vérité, des substituts du Paradis, des traces moribondes de l'unité perdue. La plénitude est toujours ailleurs, toujours différée : « En Afrique, on rêve l'Inde comme en Europe on rêve l'Afrique ; l'idéal rayonne toujours au-delà de notre horizon actuel (P 262).

La quête de Nerval n'a pas de fin. Tout n'est que projection. Tout n'est qu'investissement imaginaire. Il n'y a pas d'étape définitive pour le voyageur car l'Etre s'est vaporisé en une poussière de vestiges rencontrés au hasard d'une promenade. Et aussi loin qu'il pousse son exploration dans le temps et dans l'espace, Gérard constate et découvre que l'Orient est toujours marqué par la chute et la dissémination. Le pullulement de croyances, de sectes, de coutumes ne contribue pas à garantir une

identité commune. Ainsi, les choses et les êtres flottent dans un milieu indéterminé se reflétant les uns et les autres selon un mouvement sans fin de répétitions.

Le centre nervalien est un espace indéfini, vaporeux. Dans l'Orient dévoyé de Nerval, toutes choses voisinent plus au moins distinctes et plus au moins confondues, échappant à la loi de l'unité. Ainsi, le pullulement des églises et des sectes de l'Orient trahit la dissémination du sacré mais témoigne aussi de l'étendue infinie des ressemblances. Il est bien vrai que le voyageur Gérard y trouve du plaisir dans cet Orient désaxé. Il est tout d'abord intrigué par la diversité des religions. Il travaille pourtant à définir entre elles des affinités et à éviter l'éparpillement. Il refuse de choisir, gomme les différences. Il en vient même à renier son appartenance au Christianisme « catholique, vraiment je l'avait oublié » (p.139), une manière de dénoncer une religion trop exclusive et réductrice. Il condamne les convertisseurs et les missionnaires rencontrés ça et là, perpétuant la violence d'un Dieu jaloux de la Bible ; c'est pourquoi il les évite. A toutes les variantes du fanatisme, il oppose l'indulgence des musulmans prêts à admettre la coexistence de différents cultes et la pluralité des croyances. Il admet et apprécie la tolérance des derviches qui mélangent les dogmes sans se ranger à aucune obédience stricte et pratiquant une sorte de religion universelle. Cet exemple, Gérard se l'approprie volontiers, lui qui se déclare « disposé à tout croire » ( P.381).

«Oui, je me suis senti païen en Grèce, musulman en Egypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres- dieux de la Chaldée ; mais à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les turcs » (p.363, t 2).

Si Gérard adopte n'importe qu'elle confession, c'est qu'il juge toutes les religions interchangeables. On peut dire aussi que sa religiosité est très vaste, trop vague aussi :

« Pour moi, Dieu est partout, quelque nom qu'on lui donne » (p.191, t 2). Mais ce Dieu universel et infiniment dilaté, a-t-il encore une présence, une pertinence ?

Dans *le Voyage en Orient*, Gérard favorise naturellement dans son enquête, les religion-carrefours et il traite les rites comme autant de nœuds où convergent plusieurs cultes. L'attraction qu'exerce sur lui le Liban tient, dit-il, au « mélange de ces populations, qui résumant peut-être en elles toutes les croyances et toutes les superstitions de la Terre. Moïse, Orphée, Zoroastre, Jésus, Mahomet et jusqu'au Boudha indien, ont ici des disciples plus au moins nombreux » (P.382).

Ce catalogue de données hétérogènes tend à la fusion et voilà Gérard heureux. Il se sent chez lui. Au Liban, Gérard donne sa préférence pour les Druses dont la religion est « formée des débris de toutes les croyances intérieures... » (p 371). Ce choix est maladroit : une religion qui n'est pas une. Cela nous montre bien l'incapacité de Nerval a enrayé le flux des ressemblances et à dégager une identité fixe. Nerval sait-il ce qu'il est lui-même ?

Ce que l'on peut dire c'est qu'un même syncrétisme -lieux composites et croisées d'influences- détermine la géographie du Voyage en Orient. Dans tout le voyage, aucune nation, aucune race ne réalise jamais pleinement son intégrité. A chacune de ses étapes, Gérard s'émerveille de découvrir tous les paysages, toutes les cultures, toutes les ethnies et toutes les langues. Ces sites aimés sont des espaces ouverts et stratifiés où circulent l'ensemble du monde et la totalité de l'histoire. Les quatre villes qui jalonnent son itinéraire, sont toutes présentées comme des villes- Protée, des villes

internationales, des villes sans visage propre, sans identité commune. Vienne est le rendez-vous de « sept ou huit nations » (p.94), c'est une plaque tournante de l'Europe. Le Caire est mélange linguistique et racial, une cité vaste comme le monde, ville non-ville que Gérard adoptera et se sentira réellement citoyen (p 239). A Beyrouth comme à Constantinople, Gérard constate que tout le monde transite, tous les âges, tous les peuples. Le voyageur ne saura plus au juste où il est : ni à l'Est ni à l'Ouest, ni chez soi ni à l'étranger. Il est en vérité dans un lieu dilaté, la patrie de n'importe qui et de personne. L'Europe est déjà en Asie et l'Asie en Europe. La géographie de l'Orient est la géographie de la déperdition du centre et le voyageur ne capte dans son regard que des rapports de ressemblances. La réalité est plurielle puisque les croyances, les lieux sont équivalents et interchangeable. Alors pourquoi partir ? Le voyageur Gérard part car pour lui aucun spectacle ne lui semble jamais complet. Tout n'est qu'apparences .

Cette relation perturbée avec le réel est encore compliquée par la médiation des livres. Il faut bien comprendre que chez Nerval, l'expérience est perçue, ou en tout cas rapportés, à travers des souvenirs de lectures : Nerval a inondé sa trame romanesque d'une quantité d'érudition et de modèle livresques de telle sorte qu'il est le plus souvent impossible de décider quel est le statut du référent : vécu ou lu ? Ce problème n'est pas spécifiquement nervalien, il s'étend à tout discours littéraire mais il est particulièrement aigu dans *Le Voyage en Orient*. En effet, Nerval mobilise, pour compléter l'observation directe, une quantité des sources écrites. Ainsi, une bonne partie de son information procède de documents récoltés en bibliothèque et il est établi que des chapitres entiers du *Voyage*, si personnels puissent- ils paraître, répètent tacitement d'autres auteurs.

Comment, dès lors, cerner l'objet exact du discours ? Comment isoler le « réel » de ses avatars scripturaux ? Difficile de répondre. Il n'y a pas à cela de réponse, car tout énoncé repose sur une référence équivoque. L'énoncé peut-être fondé sur l'expérience, peut-être dicté par les livres, et sans doute les deux à la fois, de sorte qu'ici encore le signifié du texte n'a pas d'identité certaine.

Le brouillage par l'interférence des livres s'accroît encore lorsque Nerval quitte le domaine des faits positifs (histoire, ethnologie, géographie) pour se risquer sur le terrain mouvant des légendes orientales. Il n'y a pas ici de témoignage expérimental. L'ambiguïté est ailleurs. Elle réside dans la multitude des sources possibles, entre les différentes versions. Comment démêler le vrai du faux, les bonnes spéculations des mauvaises ?

A Paris puis au Caire, Nerval a absorbé une énorme information orientaliste et ésotérique. *Le Carnet de notes du Voyage en Orient* (12) dévoile la difficulté qu'il éprouve à ordonner le foisonnement des théories divergentes. Le mythe des générations préadamites et les hypothèses sur la fondation des pyramides, par exemple, sont rapportées selon deux versions distinctes. Entre la représentation musulmane de Salomon comme prince des génies et l'allure dérisoire qu'il lui prête dans la légende d'Adoniram, Nerval n'a pas non plus tranché. Comment le ferait-il quand les livres, les interprétations, renvoient toujours à d'autres interprétations. Ainsi, dans son désir de construction, Nerval est tombé dans les jeux piégés de l'intertexte car aucun document primitif de fait ne fait autorité. Dans son *Voyage*, la vérité se déplace sur une terre de l'Orient atemporelle à la fois mystérieuse et inaccessible.

Pour Nerval, l'Orient devient une forêt de symboles. Il retrouve sa patrie imaginaire

où se résout la discordance de son âme. En lui ouvrant les portes du passé -nous dit Aïcha Kassoul- « L'Orient lui permet de combler les fractures temporelles qui signifient mort ».

*Le Voyage en Orient* ne nous laisse pas indifférent. Il est une leçon qui ne désespère pas l'homme, de sa nature, de son histoire, de sa religion, de ses rites, de ses sectes. Le voyage est enfin une « prairie » d'intelligence, de tolérance et d'amour.

## **Les jeux de la ressemblance et de la dissémination dans le Voyage En Orient de Nerval**

### ***La fête***

Chez Nerval, se plonger dans la fête, c'est faire l'expérience concrète de la fusion. En effet, le partage des nourritures, la communion et la danse, la chaleur de l'accueil, tout cela resserre les sympathies et, dans le rapport au monde ambiant, abolit les distances.

La fête comble les écarts. La foule en liesse intègre l'étranger et absorbe les différences individuelles. La fête, le mariage, sont des modulations sur le même idéal de l'unité. Parce qu'il s'immerge dans le nombre jusqu'à s'identifier à autrui, Gérard mime, dans la fête, les jeux de la ressemblance et de la dissémination. Et si la fête vient à lui manquer, il sait comment en recréer les conditions. Par exemple, au Caire ou à Constantinople, il quitte sa société pour prendre domicile dans un quartier populaire. Son plaisir à l'étranger est de jouer, c'est-à-dire de masquer sa différence et de se familiariser avec les mœurs du pays jusqu'à passer pour un indigène.

Il le répète souvent, il déteste les européens qui parcourent l'Orient sans y pénétrer et qui ne savent autour d'eux susciter l'harmonie de la fête. Il se moque par exemple des touristes anglais, il fuit leurs hôtels, leurs milieux fermés et se plaît à s'exposer dans les ruelles où nul occidental ne s'aventure. La volupté d'être poussera Gérard de Nerval à se déguiser pour mieux donner le change et brouiller son personnage. Dès sa première nuit au Caire, il est accueilli à des noces en se faisant passer pour un Arabe; un peu plus tard, il se rase la tête perdant ainsi « l'apparence chrétienne afin de pouvoir assister à des fêtes mahométanes ». Arrivée à Beyrouth, il se déguise, costume à la mode local : « Je me trouvai la mine d'un roi d'Orient ». Enfin, à Constantinople, il échange encore d'apparence en revêtant l'habit persan : quel joueur ! quel acteur ! Est-ce ruses de comédies ? Sans doute ! Nerval se livre en réalité à des métamorphoses et se confond avec autrui. Mais c'est son identité qu'il met en jeu.

Il y a dissémination dans l'espace, vaporisation du moi, abolition de la différence. On peut dire que derrière toute sa façade sereine, le récit tout entier (y compris les légendes) reconstitue les bribes d'une aventure inquiétante, personnelle où les évidences se trouvent mises en question. Est-ce un état de folie ?

Deux métaphores appuient cette hypothèse lorsqu'il assimile, à plusieurs reprises, telle étape de son voyage à un rêve qu'il associe à un spectacle de théâtre. Nerval désigne sûrement dans son œuvre l'activité fantastique. En effet, le voyageur raconte entre autre, un parcours à l'intérieur de soi et devance *Aurélia* où d'autres récits tardifs pour figurer indirectement l'expérience de la folie (Ombre de la scène et du songe). Voyons cela de près.

Amateur, joueur, homme de théâtre, Nerval le sera en route, en voyage. A Vienne,



ville de musique et de fête, c'est aussi une ville de comédie (On joue dans les rues, les cabarets). Ainsi, le récit passe d'une représentation à l'autre. Un autre exemple peut nous montrer toute cette théâtralité. En effet, si au Caire ou à Constantinople les programmes varient, l'attraction demeure la même puisque le voyage continue à associer les plaisirs du répertoire européen à toutes les variantes du spectacle folklorique et populaire.

Mais il y a un autre théâtre sans scène et sans acteur que le personnage débusque en pleine vie quotidienne : un théâtre à même le monde, un monde théâtralisé. De ses amours de Vienne, Gérard les façonne sur le modèle de Don Juan. Dans l'île grecque de Syra, Nerval ne dit-il pas : « Il me semble que je marche au milieu d'une comédie ». Un peu plus loin, les mystères des pyramides s'animent par leur ressemblance avec *la flûte enchantée*. Ainsi, des fragments d'expérience sont perçus comme spectacles et du coup, frappés d'irréalité. Entre les mirages de la scène et les jeux de la vie, la différence s'étioule, s'estompe. Par exemple, sous son voile, la mariée du Caire apparaît à Gérard « comme un fantôme rouge », c'est-à-dire ni vraiment réelle ni complètement chimérique, mais incertaine à la façon d'une comédienne, douteuse aussi comme un fantôme. Théâtraliser le monde, c'est le vider de sa résistance objective pour le réduire à un spectacle d'ombres ; en d'autres termes, l'assimiler à la scène de l'esprit et la fugacité d'images mentales. Ce monde d'ombre, vaporeux va avoir pour allié le rêve. « A Vienne, cet hiver, j'ai continuellement vécu dans un rêve. Est-ce déjà la douce atmosphère de l'Orient qui agit sur ma tête et sur mon cœur ? ». L'onirisme de Vienne était en effet prémonitoire puisque Gérard, à peine arrivé en Egypte, observe : « C'est bien là le pays des rêves et de l'illusion ». *Les femmes du Caire* s'ouvrent sur une longue aventure nocturne. Lorsqu'il arpente en emboîtant le pas d'un cortège de noces les rues labyrinthes du Caire des vieux quartiers illuminés, Gérard ne démêle pas s'il rêve ou s'il est éveillé. Des images mystérieuses se profilent, évanescences comme autant d'hallucinations : « Il semble que l'on voyage en rêve dans une cité du passé, habitée seulement par des fantômes ».

« L'épanchement du songe dans la vie réelle » (Aurélia 1.3) s'intensifie à Constantinople, que Gérard visitera pendant les fêtes de Ramadan alors que la lune est « pendant trente jours un véritable soleil nocturne, avec l'aide, il est vrai des illuminations, des lanternes et des feux d'artifice ». On s'adonne aux charmes de la nuit tout en dormant le jour et c'est le soir, comme en rêve, que Gérard subira l'envoûtement de la légende d'Adoniram (13), héros magique et nocturne.

Au moment de repartir pour l'Europe, le personnage regarde en arrière : « Et déjà l'Orient n'est plus pour moi qu'un de ces rêves du matin auxquels viennent bientôt succéder les nuits du jour ».

Le Voyage est donné pour un grand rêve, comme si tout s'est passé dans les mystères de l'esprit. Gérard a cheminé en regardant à l'intérieur de soi, mobilisé tout au long par ses propres fantasmes.

### **Journal de Voyage ou roman ?**

On remarquera d'abord que le voyage n'est pas un Journal de Voyage et ne s'approche ni du reportage ni de la relation historique. Un réseau serré couvre le texte et témoigne d'une intention délibérée de construction.

Le récit comporte à cet égard un aveu fondamental : « J'aime à construire ma vie

comme un roman et je me place volontiers dans la situation d'un de ces héros actifs et résolus qui veulent à tout prix créer autour d'eux le drame, le nœud, l'intérêt, l'action... » (p42-t II).

« Le hasard si puissant n'a jamais réuni les éléments d'un sujet passable... ».

Ici, il n'est plus question pour l'écrivain, de suivre à l'aventure les errances du voyageur. Gérard est sculpté sur le modèle des héros fictifs et le récit est ordonné selon les règles de l'intrigue littéraire. Que la référence soit narrative ou dramatique peu importe : il reste que les matériaux du vécu et les souvenirs de lecture vont être systématiquement restructurés. Les lieux ne sont jamais simplement juxtaposés. De l'un à l'autre, s'étendent de savantes transitions, artificieuses certes, ainsi l'étape de Vienne précède de trois ans en fait le départ pour l'Orient. L'écrivain masque certaines incohérences et redresse dans le texte la dispersion temporelle. Des liaisons de toutes sortes construisent une géographie plus satisfaisante dont le statut est purement littéraire.

De plus, toute une structure sémantique très élaborée commande l'ensemble du récit et, par des effets de symétrie et d'opposition, y inscrit un ordre qui porte sens. Ainsi, signalons des thèmes antithétiques vie/mort, unité/division, initiation/errance... Introduire l'Égypte sous le double signe de la mort et du voile par exemple, c'est proposer au destinataire un trajet et d'emblée orienter l'interprétation. Donc, tout ces jalons ne resserrent pas seulement la texture interne mais servent d'indicateurs de lecture. Ils fournissent un programme de déchiffrement. Nerval fait donc de sa vie un roman et se range docilement aux lois du genre. Prenons un exemple, le thème du mariage. En quoi peut-il servir ? Tout simplement, il est un des foyers de l'activité fantasmagorique. Il peut aussi être traité comme le support très banal d'une intrigue romanesque. Sur le moule de toutes les histoires d'amoureux possibles, l'écrivain construit en fait deux récits autonomes. En effet, l'obligation de trouver une femme et une maison au Caire, puis l'attraction pour la princesse Druse à Beyrouth, fonctionnent comme des carrefours narratifs d'une grande efficacité, car les épisodes, de près ou de loin, s'y rattachent et, par une relation commune à cet axe central, forment une histoire à la fois plaisante et très composée.

D'autre part, la technique évidente elle aussi des personnages récurrents, relève du même projet. Suivre ou retrouver de lieu en lieu la même figure comme l'esclave Zeynab, le poète arménien etc., c'est échapper à la déperdition du voyage et renforcer un artifice, la cohésion du récit. C'est reconnaître aussi le rôle important de la fiction. En effet, ces personnages outre leur rôle structural, rapportent à leur tour des histoires. Des histoires qui divertissent et instruisent, des anecdotes qui véhiculent une foule d'informations. Et Nerval se garde de rompre le charme de la fable par des exposés didactiques. Ce qu'il demande à ses personnages, c'est justement de transmettre eux-mêmes le matériel documentaire en le racontant ou en le mettant en scène. Cette masse d'érudition (les faits d'ordre ethnographique) qu'il a prélevée dans les livres, il l'attribue à des médiateurs, des guides, des conteurs, et l'intègre ainsi au déroulement et au ton du récit.

Ainsi, dans son désir de construction, Nerval est tombé dans les jeux piégés de l'intertexte car aucun document primitif ne fait autorité. Dans son voyage, la vérité se déplace sur une terre d'Orient atemporelle, à la fois mystérieuse et inaccessible. Ce mélange de fictif et d'authentique et aussi la forme ambiguë du roman historique pour

Nerval, l'Orient devient une forêt de symboles. Il retrouve sa patrie imaginaire où se résout la discordance de son âme. En lui, ouvrant les portes du passé, nous dit Aïcha Kassoul, « l'Orient lui permet de combler les fractures temporelles qui signifient mort ».

Le Voyage en Orient ne nous laisse pas indifférent. Il est une leçon qui ne désespère pas l'homme, de sa nature, de son histoire, de sa religion, de ses rites et de ses sectes. Le Voyage est enfin une « prairie » d'intelligence, de tolérance et d'amour .

## Conclusion

Le passé nervalien n'est pas l'objet d'un souvenir à distance. Il n'est même pas, comme chez Proust, un temps perdu, retrouvé par l'acte mystérieux de la mémoire affective, (loin d'être une reviviscence difficile et fortuite- nous précise George Poulet), il est ce qui de toutes parts, librement, se lève et s'approche, pour apporter au présent la grâce d'une vie semblable, d'une vie qui n'est pas perdue mais toujours présente, fidèle, transmissible et prête à être revécue) (14).

Cette somme nervalienne doit désormais reprendre sa vraie place dans la littérature romantique, non seulement parce qu'elle dépasse et transcende le genre : la marche vers l'Orient et un retour à la santé, aux origines, aux sources de la vie et de la foi. Nerval a écrit un (roman de formation) qui a la fantaisie d'un récit d'aventures. Ainsi, le livre commence à la façon d'un récit de Sterne ou de Dumas et se clôt sur des visions super naturalistes.

## Notes et références

1. Gérard de Nerval, *Le Voyage en Orient*, Alger, ENAG Editions, tomes 1 et 2, 1994. Le tome 1 de l'ouvrage est présenté par Aïcha Kassoul.
2. Jean Richer, *Gérard de Nerval, œuvres*, Paris, Pléiade, 2 vol, T II, 1956, puis nouvelles éditions en 1960, 1970, 1978.
3. Gilbert Rouger, *Gérard de Nerval, voyage en Orient*, Paris, édition Richelien, 1950, 4 volumes.
4. Gautier Théophile : Ami de Nerval. Ils avaient fait tous deux leurs études au Collège Charlemagne dès 1820. En 1836, ils feront ensemble un voyage en Belgique. Gautier est l'auteur de deux œuvres teintées d'un orientalisme littéraire : *Le roman de la momie* (1858), *L'Orient* (1877).
5. Gérard le personnage fictif du récit, et « Nerval », l'auteur.
6. Nazareth, ville d'Israël en Galilée. Jésus y vécut avec sa famille. Province du Nord de la Palestine.
7. Orthodoxie : Qualité de ce qui est orthodoxe. Ensemble des doctrines orthodoxes. Orthodoxe : Grec : Orthos, droit et doxa opinion. Qui est conforme à un dogme, à une religion, à une doctrine (contraire : hérétique).
8. Démiurge : Grec : Démiourgos, créateur du monde. Nom de Dieu créateur de l'âme du monde dans la philosophie platonicienne. Litt. Personne qui crée un monde nouveau.
9. Hétérodoxe : Contraire à la doctrine orthodoxe ou à une opinion reçue.
10. Grimoire : Altération de grammaire. Livre à écriture et aux formules mystérieuses dont se servaient les sorciers Livre écrit, indéchiffrable.
11. Hypogée : Grec : Hupo, dessous et gê, terre. Caveau des civilisations préhistoriques et antiques.
12. *Le Carnet de notes du Voyage en Orient* : Voir *Œuvres*, Bibliothèque de La Pléiade.
13. Adoniram joue un rôle important dans le récit, il est présenté comme un héros

surhumain.

Adoniram est un type de héros romantique. Comme *le Moïse* de Vigny trop grand pour le reste des hommes d'où sa mélancolie profonde. Adoniram est aussi un héros symbolique exprimant les préoccupations de Nerval. On apprendra plus tard qu'il appartient à la race des enfants du feu ,descendants de Caïen : « Ils participent de l'esprit de lumière et du génie des ténèbres ».

14. Georges Poulet, Nerval et le cercle onirique dans les Métamorphoses du cercle, Cahiers du Sud, n° 331, Plon, 1961. □